
Témoignage

Architecte, spécialisé dans la construction parasismique, Laurent Demarta met ses compétences au service des victimes d'un tremblement de terre ou d'une reconstruction urbaine. Ainsi, depuis une dizaine d'années a-t-il travaillé au Libéria, au Pakistan, en Afghanistan, au Tadjikistan. Pour le compte d'organisation non-gouvernementale, il forme les autoconstructeurs et les professionnels de la construction.

Les frontières de l'humanitaire

"Le sous-développement économique agit sur les êtres comme une prison. Il les enferme dans une existence sans espoir." (Jean Ziegler, *L'empire de la honte*, Fayard 2005, p. 56/352)

Le corridor du Wakhan

Le Wakhan (prononcer Ouarranne) donne à une carte d'Afghanistan un petit air de poêle à frire dont il serait la queue. Ce corridor est long de deux cents dix kilomètres — une semaine de marche —, mais n'excède jamais soixante kilomètres de large. C'est une création purement politique de la fin du XIXe siècle. En ce temps-là, la Russie — pas encore soviétique — et l'Empire des Indes — alors britannique — s'affrontaient pour la suprématie sur la Perse (l'Iran d'alors) et sur l'Asie Centrale en général. On appelait cela "Le grand jeu" ("*Great game*"), que certains comparent avec la "Guerre Froide" du siècle suivant: on se battait par pays interposés et on établissait des États tampons entre les empires. Ainsi, pour éviter que les deux géants partageassent une frontière forcément tendue, il fallait que l'Afghanistan, déjà frontalier à l'ouest avec la Perse, s'étendît à l'est jusqu'à la Chine: d'où la queue de poêle du Wakhan et, tout au bout, la frontière de quarante kilomètres par laquelle l'Afghanistan touche la Chine. Cette minuscule frontière, instaurée en 1907, sépare d'ailleurs les fuseaux horaires les plus distincts du monde: trois heures et demie entre les deux côtés d'un col que ni route ni sentier ne desservent.

Je passai l'hiver 2004 en mission pour Médecins Sans Frontières à Ishkashim, bourgade marquant le seuil du Wakhan côté Afghan. Le tableau était tout de bleus et blancs, que la claire écorce des peupliers omniprésents émaillait d'or. La nuit, les étoiles y étaient infiniment plus nombreuses que partout ailleurs. En trois mois, le mercure ne passa jamais dans les positifs, même en plein jour. Trente centimètres de neige tombés avant mon arrivée restèrent poudreux jusqu'à mon départ. Au sud-est, le Tirich Mir pakistanais dépassait à peine ses voisins, malgré ses 7'708 mètres d'altitude (c'est le plus haut sommet de l'Hindou Koush).

Le soir, notre générateur ronronnait, nous signalant alentour: aucun autre foyer ne disposait d'électricité.

Début 2004, c'était un peu plus de deux ans après l'assassinat du commandant Massoud et les attentats du onze septembre. La conquête de l'Afghanistan par les États-Unis était terminée, l'OTAN avait officiellement repris la situation en main depuis le 11 août 2003, mais les victimes de la guérilla continuaient à s'accumuler. Cette année-là, la production de pavot dans le Pamir afghan avait repris ses niveaux d'avant les Taliban — prouvant ainsi que la politique anti-drogue de ces derniers avait été infiniment plus efficace que celle des nouveaux maîtres du pays.

Nous étions quatre expatriés à entretenir une structure de santé primaire, la seule dans un cercle de huit heures de voiture — où nous étions également les seuls étrangers. Deux fléaux ravageaient la population locale: les accouchements compliqués (la région détenait alors le triste record du plus fort taux de mortalité en couches) et les brûlures d'enfants, car les familles se serraient autour du foyer ouvert de la seule pièce de la maison. De plus, nous ouvrons une structure de traitement de la tuberculose.

Mi-février cette année-là, notre cheffe locale et notre coordinateur logistique avaient décidé une "mission explo" dans le Wakhan, afin d'en déterminer les besoins médicaux. C'était bien mal connaître la région et son climat: en deux jours, ils étaient parvenus à s'éloigner en tout et pour tout de cinquante-quatre kilomètres, malgré un équipement impressionnant. Pourtant, de l'autre côté de cette rivière Panj marquant la frontière, le ruban noir d'une route asphaltée et déneigée remontait tout le Wakhan tadjik. De l'autre côté, une autre Ishkashim, cité sœur et jumelle bénite de notre bourgade oubliée, disposait d'un hôpital de l'époque soviétique encore fonctionnel: si on avait pu y référer nos patients, la situation sanitaire de toute notre vallée afghane en eût été révolutionnée. Mais la frontière qui séparait les deux Ishkashim, afghane et tadjike, était fermée et pour se rendre en face, il fallait toute une semaine de voyage, en repassant par les deux capitales!

Le Tadjikistan était officiellement indépendant de la Russie depuis plus de douze ans, mais les troupes russes contrôlaient encore la longue frontière — 1'206 km — entre Tadjikistan et Afghanistan: cette mainmise discrète de l'ancien colon n'était pas sans me rappeler une mission au Panamá l'année précédente: toute la zone du canal était encore tenue par l'armée américaine.

Le monde "merveilleux" de l'humanitaire

Sept ans plus tard exactement, le hasard de mes affectations me conduisit à travailler au Tadjikistan, pour former les populations rurales à la construction parasismique. J'allai bien entendu passer des vacances dans le Wakhan. La frontière n'était plus surveillée par les Russes et quatre ponts neufs financés par les réseaux de développement de l'Aga Khan reliaient les deux pays. À chaque fois, un marché était établi dans le *no man's land* les séparant, de sorte que tous pouvaient y venir sans visa. En sept ans, les investissements internationaux en Afghanistan avaient engendré une immense "industrie" humanitaire. Le terme "humanitaire" ici est à entendre dans son sens le plus large, englobant autant "l'aide d'urgence" que "l'aide au développement". Ainsi, à Ishkashim, nombre d'ONGs fameuses s'arrachaient les employés potentiels. Baragouiner quelques mots d'anglais permettait au dernier paysan de prétendre à des salaires mirobolants. Les paraboles satellites avaient envahi les toits plats des maisons traditionnelles et les véhicules privés commençaient à encombrer des rues autrefois dévolues aux chevaux.

Pendant ces sept ans, le Tadjikistan, lui, avait continué une lente et inexorable dévalade sans répit ni soutien. C'est que ce n'est pas un pays "intéressant" pour les investisseurs humanitaire — ni politiquement, ni médiatiquement. Par exemple, bien

que le Tadjikistan soit parmi les pays du monde les plus menacés par l'activité sismique, personne n'en parlera avant qu'un vrai "bon" séisme y ait attiré les caméras du monde entier. Pourtant, c'est bien si elles sont construites *avant* séisme que les maisons parasismiques ont un intérêt!

Ainsi, malgré d'immenses besoins, le Tadjikistan demeurera boudé par l'aide humanitaire tant que les "bonnes" catastrophes — médiatiques — l'épargneront, tandis que l'Afghanistan voit fleurir nombre d'ONGs sans lendemain qui ne sont là que pour consommer un peu de la manne financière déversée sur le pays. La vastitude du monde humanitaire est souvent sous-estimée: à chaque catastrophe médiatisée fleurissent des myriades d'ONGs opportunistes — pas moins de cinq cents ONGs enregistrées dans la réponse au tsunami de 2005, et deux cents au Libéria après la guerre de 2003 —, chacune essayant d'obtenir un peu d'attention; chacune cherchant des "bons" projets, des "bons" bénéficiaires bien misérables, des "bons" employés, des « bons » experts, etc..

Ces ONGs sans lendemain emploient en général des jeunes qui se cherchent une voie, dont la bonne volonté est patente, mais que l'inexpérience et l'immaturité politique finissent par discréditer. Malgré une heureuse tendance à la professionnalisation, les ONGs sont encore trop souvent représentées sur le terrain par des "adolescents portant des pantalons à fleurs, assis au volant de leur jeep et parlant dans leur radio, dépensant leurs dollars et demandant d'organiser des réunions avec les plus hauts responsables du pays." — le portrait n'est que trop vrai, à ceci près que j'ajouterais des sandales.

Par ailleurs, le développement "humanitaire" est soumis à des modes: des modes thématiques (par exemple actuellement la "prévention et préparation aux catastrophes" ou récemment la "gouvernance" — mais rarement la malaria ou la fièvre dengue qui tuent annuellement en masse), des modes géographiques et géopolitiques (par exemple la France et les États-Unis se sont battus pour soutenir Haïti, les uns pour renforcer un lien privilégié avec une ancienne colonie et les autres pour étendre leur "bon voisinage"), et des modes médiatiques (par exemple le tsunami de 2005 était surmédiatisé à cause des victimes européennes). Les ONGs, aussi bienveillantes soient-elles, ne se rendent que là où on les prie d'aller, et ne font que ce qu'on leur intime de faire.

Ceci demande peut-être explication, tant les efforts consentis pour nous convaincre de leur neutralité et de leur bienveillance est payante.

Le financement des ONGs

Une ONG a besoin, pour opérer, d'argent. Trois sources de financements sont accessibles en général, chacune avec ses contraintes: 1—les dons des particuliers, 2— les bailleurs de fonds et 3—les fondations privées.

Les dons particuliers garantissent l'indépendance financière d'une ONG. Mais ces dons sont rares et difficiles à obtenir, de sorte que la plupart des petites ONGs dépendent essentiellement de bailleurs de fonds. En d'autres termes, les bailleurs de fonds financent l'activité — et donc décident. Ils choisissent ce qui se fera et où cela se fera — ainsi que, plus insidieusement, ce qui ne se fera pas, et où l'on n'interviendra pas.

Quels sont les principaux bailleurs de fonds? Les États-Unis (USAID), l'Europe (ECHO), mais aussi des pays, comme la Suisse (SDC), et enfin les Nations Unies (UN, elles-mêmes financées par les États). L'aide humanitaire sert ainsi la politique des pays bailleurs. Par exemple, durant la présidence française, l'Europe a augmenté son aide humanitaire aux pays africains qui acceptaient de collaborer avec Frontex, la milice privée très officiellement mandatée par l'Europe pour faire la guerre aux migrants —

pour arrêter les candidats à l'immigration, Frontex dispose même d'armes offensives et d'hélicoptères de combat.

Au Tadjikistan, deux bailleurs de fonds importants sont présents: les États-Unis et la Suisse. Les premiers, sans surprise, en consolidation de leur programme de lutte contre les Talibans d'Afghanistan. Pour la Suisse, les choses sont plus subtiles: la Suisse voulait siéger aux institutions de Bretton-Woods (Banque Mondiale, Fonds Monétaire International, etc.); afin de pouvoir s'asseoir parmi les vingt-quatre grands, la Suisse s'acoquina aux nouvelles républiques d'Asie Centrale afin d'obtenir un siège "commun" — certains parlent, depuis, d'"Helvétistan". En d'autres termes, la Suisse paye son siège de décideur économique mondial en aide "humanitaire" à l'Azerbaïdjan, au Turkménistan, au Kirghizistan et... au Tadjikistan. Ainsi, les projets de formation à la construction parasismique que j'avais montés au Tadjikistan avec, entre autres, de l'argent du Gouvernement suisse, autorisaient-ils la Suisse à siéger avec les grands de la finance mondiale.

De plus, les soi-disant fonds humanitaires sont parfois une forme déguisée de subvention aux producteurs occidentaux: les sacs de maïs "offerts" lors d'une famine ne sont pas gratuits, le plus souvent ils sont achetés aux producteurs occidentaux, au prix fort. Quant aux "bénéficiaires", ils n'avaient souvent pour seule source de revenu que la vente de produits agricoles: à fournir gratuitement ce qu'eux essaient de vendre, on détruit leur marché local. À cela s'ajoutent les scandales comme l'importation forcée de produits interdits ailleurs, comme actuellement d'Organismes Génétiquement Modifiés.

Ainsi, le sigle ONG a-t-il presque toujours perdu sa substance: ces Organisations ne sont "Non-Gouvernementales" que de nom, alors qu'en réalité elles sont le bras actif, discret et efficace, de la politique des bailleurs de fonds. Pour les "bénéficiaires", l'aide prétendue humanitaire a donc un coût — humain et politique. Chaque "don" reçu se paye en perte de souveraineté nationale, en privatisation sauvage (santé, éducation), en dérégulation économique, en renforcement des polices et armées, etc. Ces "bénéficiaires" le savent, eux, tandis que nous restons, nous, aveuglés par l'illusion de la générosité.

Le néocolonialisme a succédé au colonialisme "traditionnel": on contrôle les pays par l'économie — discrètement épaulée par le pouvoir militaire en cas de dérive majeure. Le néocolonialisme dispose de deux armes: le bras économique "classique" (dette, libéralisation forcée, dérégulation, etc.) et l'aide humanitaire. Ce constat donne un deuxième souffle aux durs mots de Jean-Paul Sartre fustigeant la colonisation en 1961 (dans sa préface aux *Damnés de la terre* de Frantz Fanan): "Vous n'êtes pas des colons, mais vous ne valez pas mieux. Ce sont vos pionniers, vous les avez envoyés, outre-mer, ils vous ont enrichi. [...] Vous, si libéraux, si humains, qui poussez l'amour de la culture jusqu'à la préciosité, vous faites semblant d'oublier que vous avez des colonies et qu'on y massacre en votre nom."

Pour être non-gouvernementale, une ONG devrait avant tout être indépendante financièrement. C'est le cas, par exemple, de Médecins Sans Frontières, qui n'accepte jamais le "don" d'un bailleur de fond sans conserver une large majorité dans la mise totale (au moins 72%). Ceci leur permet d'intervenir infiniment plus rapidement que les autres ONGs et surtout d'intervenir là où les autres ne vont pas. Chaque Nouvel An, Médecins Sans Frontière publie une liste de dix crises "oubliées" de l'année précédente où l'association était parmi les seules présentes.

Mais l'indépendance gagnée par les dons individuels a elle aussi un coût: celui de la guerre médiatique. Il faut être connu pour recevoir des dons. Il faut de l'"audience". D'où l'abjecte "course à l'audimat" qui suit chaque catastrophe...

Restent les fondations. Elles ont les défauts et les qualités de leur origine: elles dépendent du bon plaisir et des convictions intimes du seul fondateur. Ainsi, la fondation Clinton faisait du bon travail dans la lutte contre le sida jusqu'à ce qu'elle se mette à circoncire en masse sous prétexte que cette mutilation protège un peu du sida. Un tout, tout petit peu — et l'homme seulement! En quelques mois, cette campagne de circoncision massive a anéanti deux décennies de travail sur la diffusion des méthodes fiables de protection contre le sida. De même, la fondation de l'Aga Khan, qui est pourtant un modèle du genre, aux projets d'une grande intelligence et d'une rare longueur de vue, se met à promouvoir au Tadjikistan un protocole de réaction aux séismes qui est inadapté au pays et donc éminemment dangereux.

Il n'existe guère de recours contre une fondation ou une ONG, puisque ces structures agissent "indépendamment", ne rendant de compte qu'à ceux qui les financent... Ainsi, la fausse indépendance des ONGs est-elle peut-être l'une des formes les plus insidieuses d'une dérégulation absolue — l'aboutissement ultime du libéralisme sauvage, où chacun fait ce qu'il veut et ne rend de comptes qu'à celui qui paye.

Le Tadjikistan

Cette année, Le Tadjikistan a fêté le vingtième anniversaire de son indépendance forcée.

Au premier regard, Douchanbé semble une ville florissante, aux larges boulevards joyeusement encombrés de voitures luxueuses et aux trottoirs arpentés par des femmes court-vêtues. Il faut une analyse poussée pour percevoir ce qui se trame derrière ce décor presque idyllique. Depuis vingt ans, le Tadjikistan est sur le déclin, constamment et sans rémission: les machines industrielles ne sont pas entretenues, toutes les productions y compris agricoles diminuent, les professeurs qui partent à la retraite n'ont pas de successeur, etc. Le seul indicateur à la hausse est celui de la consommation tertiaire (bagnoles, restaurants, téléphones portables, ordinateurs). Pourquoi? Parce que les hommes travaillent en Russie. 15% de la population et travaille — et vit — à l'étranger, c'est-à-dire en l'occurrence à Moscou. Et comme il s'agit uniquement d'hommes, cela constitue la stricte majorité de ceux en âge de travailler. Et pourquoi à Moscou? Parce qu'au contraire des autres républiques d'Asie Centrale qui sont de langue turque, le Tadjikistan parle une langue indo-européenne proche du persan, ce qui lui vaut l'hostilité des riches pays du Proche-Orient. L'apport de devises des travailleurs émigrés est la première ressource du Tadjikistan (40% en 2009!). Une fois de retour, les hommes consomment ce qu'ils ont péniblement économisé à l'étranger, d'où le tertiaire florissant, les vitres tintées et les forêts d'antennes paraboliques. Comme le disait Ivan Illich dans *La convivialité*: "Nos rêves sont standardisés, notre imagination industrialisée, notre fantaisie programmée." (Seuil 1973). Personne n'investit.

Quant aux femmes, leur condition est moins édénique qu'un premier regard le laisse à penser. En effet, les femmes en âge de se marier sont en net surnombre par rapport aux hommes (puisque ces derniers se marient plus tard et que la polygamie n'a pas officiellement cours), de sorte que deux catégories de femmes sont à distinguer: d'une part celles que l'on voit, qui travaillent et gagnent leur vie, qui parlent souvent plusieurs langues étrangères et s'habillent à l'occidentale, mais qui ne trouvent pas à fonder une famille, et d'autre part celles qui ont su préserver leur "réputation" en évitant l'école et les fréquentations mâles, qui se marient jeunes et demeurent cloîtrées avec

leurs enfants. Les premières n'ont pas d'enfants tandis que les secondes pas de vie publique.

D'Ishkashim-Tadjikistan, je remontai la rivière Panj dans le corridor du Wakhan, côté Tadjik, par des reliquats de routes encore carrossables mais que le manque d'entretien condamne à moyen terme. C'était autrefois l'un des itinéraires secondaires de la fameuse route de la soie et l'une des frontières de l'Empire Perse. Il reste de ces temps fastes un collier de sept forteresses qui ponctuent la vallée, dont les plus anciennes remontent à l'époque d'Alexandre le Grand — bien avant notre ère. Ces sept forteresses, qui demandent une réhabilitation soignée et délicate, témoignent à elles seules de cette position ambiguë qu'a le corridor du Wakhan sur une carte du monde: frontière pour les uns, mais route pour les autres.

Je songeais au nouveau pont qu'on inaugurerait plus aval sur le Panj, au niveau de Vanj: quelque chose de positif était créé là — un lien était tendu entre frères d'une même ethnie qu'une frontière particulièrement agitée avait très longtemps séparés. Je me remémorai ces mots de Frantz Fanon, toujours dans les *Damnés de la terre*, qui devraient figurer en préambule des statuts de toutes les ONGs du monde: "Si la construction d'un pont ne doit pas enrichir la conscience de ceux qui y travaillent, que le pont ne soit pas construit, que les citoyens continuent à traverser le fleuve à la nage ou par bac."